

contre la langue et la littérature arabe ; c'est à Bokhara que *Roudegui*, le « poète aveugle », écrivit ses *Kasida* et ses *Gazal* en iranien. La Transoxiane des Samanides devenait un centre scientifique et littéraire ; Ibn Sina (Avicenne) y enseignait l'aristotélisme et la médecine des Grecs. Le petit-fils du réître turc, le convertisseur de l'Inde, Mahmoud, qui persécutait les chiïtes au nom des principes de Bagdad, « chasse l'Arabe de l'administration au profit du Persan ; c'est à sa cour et sur ses ordres que Firdousi écrit le *Livre des Rois* ; l'épopée<sup>1</sup> persane est fixée, la tradition ancienne est sauvée définitivement par le génie d'un poète : la Perse a repris conscience d'elle-même<sup>2</sup> ». Mais l'Arabe ne perdait pas ses droits ; c'est à la suite des armées de Mahmoud qu'Al-Birouni écrit sa géographie de l'Inde<sup>3</sup>.

Quand ce grand champion de l'Islam orthodoxe fut mort (1028), le pape trembleur de Bagdad tomba dans les transes ; il avait une peur effroyable des gens de *Gog* et de *Magog*<sup>4</sup>, en langage ordinaire, des Turcs. Avec l'empereur chrétien de Rome, c'est-à-dire de Constantinople, qui n'était guère plus vaillant, ce musulman s'entendait, à la rigueur ; mais les gens du Nord et les hérétiques du Sud l'épouvantaient, maintenant qu'il n'avait plus un Mahmoud pour les contenir. C'est la poltronnerie des Khalifes qui a fait la fortune des Seldjoukides dans le monde musulman. Au pape de Bagdad, il fallait, à tout prix, un protecteur séculier, un fils

1. La traduction exacte de *Chah Nameh* est, non pas le « livre des Rois », mais le « livre du Roi, le Livre Royal ». Les sources du *Chah Nameh* sont un livre plus ancien, aujourd'hui perdu, le *Khodāi Namak (Nameh)*, ou « Livre du Seigneur, Livre Seigneurial », composé par ordre de *Khosrau Nou-chirvan*, notre Chosroès le Grand (531-579), et terminé par un anonyme (car le nom transmis de l'auteur, *Danichvar Dihkan*, signifie simplement gentilhomme), sous le règne du dernier Sassanide.

2. Darmesteter, p. 47, 48.

3. Pour la civilisation à l'époque des Samanides, voir Barbier de Meynard, *Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IV<sup>e</sup> siècle de l'H. gire*.

4. *Djouz ve Madjouz*, à la manière arabe.

de l'Église, un bras ; il n'y avait pas de choix ; le condottiere turc s'imposait, dès qu'il acceptait l'Islam. Si on repoussait ce néophyte arrogant, si on lui déplaisait, il n'avait qu'à se faire hérétique, et l'orthodoxie était perdue. Les Khalifes prodiguaient les titres, les charges de cour, dont ils savaient ces Turcs avides. Le seigneur de Kharezm était « grand maître de l'Aiguère<sup>1</sup> », celui de Bokhara, « grand échanson ». En Kharezm, en Transoxiane, en Khorassan, en Turkestan, dans les Marches, il n'y avait qu'un maître positif : celui qui commandait aux grandes compagnies, le capitaine général des réîtres. La possession du terrain ne comptait plus que pour peu de chose ; le droit à la turque faisait loi, et la possession de l'armée devenait tout. Dans les révolutions qui se sont succédé, rapidement, en pays asiatique, entre Roum, l'Irak, le Sud iranien et la Chine, jusqu'à la révolution mongole, c'est la mainmise sur le militaire qui décide. La phrase consacrée d'après laquelle Turcs, puis Mongols, « entraînent des tribus, des peuples », est absurde. Personne n'a jamais déraciné une population, même nomade, du sol qui lui donne la vie : « Celui qui tient sa rivière appartient à sa rivière » ; c'est un dicton turc de Sibérie<sup>2</sup>. Ce qu'on entraînait, c'était des armées. Les soudards battus acceptaient quartier, ou le refusaient ; refusant, ils étaient passés au fil de l'épée ; acceptant, ils prenaient parti, prêtaient serment au nouveau drapeau, et se battaient de bon cœur ; pour eux, il n'y avait de changé que la couleur de l'étendard ; le service était le même ; on n'avait pas besoin de leur enseigner leur place sur le rang. La population civile, le *tadjik*, le *sarte*, le *togmak*, comme disaient les Mongols, le *raya*, comme ont dit les Osmanli, « le bourgeois, l'indigène, le manant, le tail-

1. Ticht-dar.

2. Radloff, *Proben aus der Volksliteratur der Türkischen Stämmen Süd-Sibiriens*.

lable », comme nous dirions en Occident, ne comptait pour rien. Si elle se mêlait de politique, on la tenait pour rebelle, et on l'exécutait militairement, on la massacrait en masse, conformément aux lois de la guerre et de l'honneur, aux règles du vieux droit turc, « rébellion, insoumission, conspiration — peine de mort ». De la religion, tous ces gens-là ne comprenaient qu'une chose, que c'était une espèce de règlement, et le règlement, c'était leur chef qui le faisait, et non pas un personnage quelconque, étranger. Les Khalifes le savaient fort bien, l'ayant appris à leurs dépens. Sitôt qu'ils entendirent parler des chefs nouveaux en Asie, des Seldjoukides, ils essayèrent de les capter, se flattant de susciter un nouveau Mahmoud.

Ces Seldjoukides étaient originaires des Marches du Nord, au débouché du Pé-Lou, de la nation des Kéraït ou de celle des Naïmane, chrétiens, probablement; il y en avait, avant leur conversion à l'islam, qui s'appelaient Jonas, Michel<sup>1</sup>; quand ils entrèrent en pays musulman, ils ne portaient plus, suivant la coutume des reîtres turcs, quand ils se faisaient *Kazak*, « Cosaques », puis soudards au service étranger, que des noms de guerre. L'ancêtre, Seldjouk (suivant la phonétique turque, Seldjik<sup>2</sup> ou Saldjouk) était *Subachi*, « chef d'armée » d'un seigneur nommé *Bougou*, « le Cerf, l'Élan »,

1. Ils ne peuvent avoir porté de noms bibliques que comme chrétiens, ou comme musulmans; or les ancêtres Seldjoukides Younous (Jonas), Moussa (Moïse), Mikail (Michel) n'étaient pas convertis; d'ailleurs « Michel » est un des noms que les musulmans n'ont pas adoptés.

2. Saldjik est un nom de tribu mongole. « De Bougou Khataki est issue la famille de Khatakin, de Bougou Saldjigho, celle de Saldjighod, et de Boudantsar, celle de Bordjiguène. » (Sanang Setzène, p. 61.) Les Seldjoukides étaient alliés par le sang au Tchinghiz Khan du XIII<sup>e</sup> siècle, qui était un Bordjiguène. Les épitaphes des cimetières turcs chrétiens de Sémiretchinsk donnent, à la date de 1316 le nom *Bougou* ou Bougous « dans l'année du dragon — : C'est le tombeau du jeune homme Kharja, fils de Bougous. » Chwolson, *Syrisch Nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie*. Le dialecte turc seldjoukide ancien est de la même famille que l'altaïen et le téléoute modernes.

dont l'industrie probable était l'exportation des reîtres. Seldjouk se prit de querelle avec son patron Bougou; en bon Turc, n'étant pas le plus fort, il se fit Kazak, se mit en quête d'une adoption. Avec cent de ses Cosaques, il s'en alla dans les Marches du Sud, en Transoxiane. Le dernier Samanide, Mountasir, recrutait à force, donnait des terres, faute d'argent comptant; Seldjouk et ses braves reçurent fief à Djend<sup>1</sup>, et naturellement se convertirent à l'islam. Dans son fief militaire de Djend, entre Transoxiane et Turkestan, le nouveau serviteur recevait les compagnons, les enrôlait, les envoyait batailler pour le service du maître; étant vieux, il leur donnait pour chefs ses petits-fils; on ne connaît que leurs noms de guerre, *Thogroul*, « le Pourfendeur », et *Tchakar*, « l'Étincelle, ou l'Éclair ». D'abord le sultan de Transoxiane les employa contre leurs compatriotes du Pé-Lou, les Oïgour du Pek Khagan Ilik, beau-père de Mahmoud, et très désagréable voisin des musulmans. Entre les princes de Kharezm au nord-ouest, les Oïgour du Nan-Lou et du Pé-Lou à l'est, et le grand Mahmoud au sud, les Bougou-Seldjouk cherchaient à s'établir, louvoyant, négociant et se battant tour à tour. Ils essayèrent d'en imposer à Mahmoud, se donnèrent pour les maîtres suprêmes du monde militaire turc; à les croire, eux seuls pouvaient recruter. Ils lui avaient envoyé leur oncle, Israël Bougou, peut-être encore chrétien à ce moment, pour offrir leurs services; le Gaznévide lui demanda combien de reîtres ils pouvaient amener: « Voici une flèche, dit le Bougou; tu n'as qu'à nous l'envoyer, et nous t'amènerons dix mille cavaliers. — Mais s'ils ne suffisent pas? demanda Mahmoud. — Voici une autre flèche; envoie, et nous amènerons cinquante mille hommes. — Et s'ils ne suffisent pas? — Voici mon arc,

1. Au nord de Tachkend, entre Otrar et Benaket; les Mongols emportèrent la place en 1218. Les trois villes étaient des châteaux frontières, des rassemblements de garnisons.

dit le Bougou. Quand tu nous l'enverras, il viendra deux cent mille hommes. » Mahmoud trouvait que c'était beaucoup d'hommes; ces reîtres lui coûtaient très cher; leurs capitaines « le Pourfendeur » et « l'Éclair » traitaient les terres du patron en pays conquis, et à la moindre observation devenaient de plus en plus insolents. Dès qu'avec l'aide des Seldjoukides il fut à peu près débarrassé d'Ilik et des Oïgour du Pé-Lou, il intrigua contre ses gênants défenseurs, leur suscita un adversaire en Nan-Lou, un concurrent et un ennemi en Kharezme.

Après quatre siècles d'efforts et d'insuccès, l'islamisme commençait enfin à prendre pied dans l'Hexapole, entre le christianisme et la religion de Bouddha. Le Nan-Lou était la route naturelle des Musulmans, trafiquant par terre avec la Chine; ils y accédaient par le Fergana, islamisé depuis la fin du ix<sup>e</sup> siècle; c'était le chemin le plus court pour arriver dans les provinces de la Chine occidentale, où les descendants des soudards arabes, de la « Brigade de la Rivière-Rouge » colonisés par l'empereur Sou-tsong, leur servaient d'hôtes et de courtiers. Au nord, par le Pé-Lou, il fallait, d'abord, affronter les terribles Marches de Turkestan, où les besogneux princes turcs, chrétiens, bouddhistes ou païens, ne se gênaient pas pour rançonner, confisquer, piller à l'occasion, quand ils avaient besoin d'argent, — ils en avaient besoin toute l'année. Sur les routes de Pentapole, on rencontrait des concurrents, les marchands arméniens, les Syriens nestoriens, qui suivaient la route de leurs moines et de leurs prêtres, dans les pays où dominaient leurs coreligionnaires. Le trafiquant musulman ne s'écartait donc pas du Nan-Lou. Ces marchands, inspirés du véritable esprit de l'islam, étaient tous des missionnaires. Dans leurs ballots, les colporteurs musulmans apportaient le Coran; en 345 de l'hégire (954), l'un d'eux réussit à convertir le prince héritier de Kachgar,

âgé de douze ans <sup>1</sup>. Ce petit prince s'appelait Boghra <sup>2</sup> et convertit, lui-même, nombre de ses sujets <sup>3</sup>. Le miracle parut si extraordinaire aux Turcs que dans la légende (écrite, non en persan, mais en dialecte ture de Nan-Lou) de saint Satik Boghra Khan, Ghazi ou « combattant pour la Foi », ces bonnes gens assurent qu'il avait été prédit par Mahomet lui-même. L'apôtre avait annoncé à ses compagnons, par une phrase contenant un chronogramme, que trois cent trente-trois ans après sa mort, dans le pays de Turkestan, devait naître un noble personnage nommé saint Satik Boghra Khan qui, à l'âge de douze ans, choisirait la vraie religion. Les compagnons prirent note de la prophétie, et l'apôtre ajouta : « *Evvelé men Islama min et Turk;* — le premier converti à l'Islam entre les Turcs. » Depuis deux siècles, des Turcs, par milliers, étaient morts *chahid*, « confesseurs de l'islam », dans le lointain Ouest, sous le drapeau de la guerre sainte, quand saint Satik Boghra se convertit, « le premier » en terre turque.

1. Extraits du *Tezkeret ul Boughra*, dans Shaw, *A Sketch of the Turki language as spoken in Kachgar and Yarkend*.

2. Le nom signifie « étalon de chameau ».

3. La légende raconte que Haroun, père du jeune Satik Boghra, soupçonna sa conversion; pour l'éprouver, il lui commande d'assister à la construction d'un temple consacré aux idoles, et d'y apporter sa brique; le petit prince, bien conseillé par le saint marchand qui l'a converti, apporte la brique « en formant l'intention mentale de construire une mosquée ». La même nuit, il se présente devant Haroun le sabre à la main, et le somme de se convertir à la vraie foi. Le tyran païen refuse; le jeune Boghra hésite; il prie Dieu. « O Dieu très haut! tu vois toutes les créatures; tu as vu comme j'ai brandi mon sabre pour couper cette tête, et j'ai respecté ce que je dois à mon père! » Aussitôt, la terre tremble; Haroun s'y enfonce jusqu'aux genoux. Le saint sultan dit : « O infidèle, professe la Foi; je prierai pour toi. Délivre-toi du mal! » et il l'exhortait, mais ce méchant répondit : « J'aime mieux entrer sous terre que dans ta religion. » Alors, il s'enfonce jusqu'au cou, Boghra l'exhorte encore en vain; la terre tremble et l'engloutit. « A ce moment, un rayon de lumière annonça l'aube. Le saint Sultan s'écria : « Battez le tambour de l'Islam en mon nom! Courez, et proclamez que maintenant règne le sultan Satik Boghra Khan, vainqueur pour la Foi! Appelez bien haut le peuple à la prière. » Extraits du *Tezkeret ul Boughra*, à la suite de Shaw, *A Sketch of the Turki language*, etc., p. XVI, XVII.

Sa fille, *Ala-Nour Khanem*, « Dame vermeille Lumière », était une sainte, elle aussi. L'hagiographe assure que « son histoire est pareille à celle de la Bénie Marie... Une nuit qu'elle était en oraison, saint Gabriel la visita... elle conçut un fils, qui s'appelait saint Saïd Khan le Lion. » Saint Saïd n'était vulnérable qu'à l'heure où il faisait sa prière; à toute autre heure, « ni hache d'armes, ni glaive ne pouvaient le percer ». Un traître feignit de se convertir, apprit le secret, le dit aux païens de la Chine, qui firent goûter le « sorbet du martyr » au pieux Saïd, pendant qu'il faisait ses dévotions. Avec lui, sur le champ de bataille, mourut pour la foi sa sainte fille qui s'appelait « Marie ». Dieu la fit disparaître sous terre, pour la soustraire aux outrages des païens, après qu'en vraie sainte turque elle eut sabré vingt-cinq infidèles.

En réalité, au commencement du xi<sup>e</sup> siècle, les princes oïgours du Nan-Lou, convertis à l'islamisme (ils résidaient à Kachgar), bataillaient contre leurs vassaux chrétiens et bouddhistes, mais quand il s'agissait de se défendre contre le Chinois, ou de gagner de la terre et du butin sur les musulmans de Fergana et de Transoxiane, s'alliaient avec eux sans aucune espèce de scrupule. Toute sa vie, saint Boghra Khan fut en bataille avec les Seldjoukides, « le Pourfendeur » et « l'Éclair », qui étaient pourtant, eux aussi, des défenseurs de la foi. Son successeur, qui s'était très bien entendu avec Mahmoud pour déloger de Samarkande un capitaine d'Ilik, nommé Alp Tékiné, installé au nom de son maître, ne s'entendit pas moins bien avec lui pour faire déguerpir de Transoxiane les très dangereux néophytes, les Seldjoukides de Turkestan, qui avaient si bien aidé le Gaznévide dans ses croisades. Alors, ces pieux condottieri négocièrent avec le païen Ilik, lui firent le chemin libre pour rétablir l'Alp Tékiné à Samarkande. Finalement, ayant trompé tout le monde, s'étant battu avec tout le monde, repoussés

par tout le monde, affolés, le « Pourfendeur » et l'« Éclair » revinrent à leurs instincts de Cosaques, se jetèrent dans la steppe, dans le désert, au nord de l'Oxus, pour tenter un coup de main sur le Kharezm<sup>1</sup>. Ils s'offrirent au sultan d'Ourguendj, Altun-Tach, qui s'était révolté contre Masoud, le successeur du grand Mahmoud; une fois là-bas, dans les steppes, ils savaient ce qu'ils feraient. Après tout, ce Kharezmien tenait son pouvoir de ses reîtres, Kiptchak et Kankli; quand les soudards les verraient, eux et les leurs, ils déserteraient le parti; on couperait la tête à ce sultan de rencontre, on empoignerait le rebelle Kharezm, bon pays et de rapport, admirablement situé, entre tous les Kiptchak, Ogouz, Kazak, Kirghiz, et de communication facile, par les steppes, avec le Turkestan, le Pé-Lou, les Oïgour; on s'entendrait entre Turcs, et on tomberait ensemble sur ce maudit Masoud. Le Kharezmien en vieux routier se défia, donna la haute paye à ses reîtres, Turcomans et Kankli, et reçut les deux frères Seldjoukides et leur bande à coups de flèches et à coups de sabre. Le « Pourfendeur » et l'« Éclair » furent battus à plate couture, coupés des steppes, au nord, comme ils l'étaient des Marches, à l'est. Le désastre rendit le sang-froid à ces hommes de fer. Avec une merveilleuse audace, ils se coulèrent le long de l'Oxus, s'installèrent au milieu des Turcomans ripuaires, leur proposèrent un grand coup en Iran. Ensemble, ils passèrent le fleuve, se jetèrent sur le Khorassan, mirent la main sur Merv. Du coup, les Turcomans enthousiasmés s'attachèrent à eux, les reconnuèrent pour rois (1031).

1. Le Kharezm relevait de Samarkande sous les Samanides; quand Ilik Khan s'empara de Bokhara et de la Transoxiane en 998 (389 de l'Hégire), aussi longtemps que l'alliance tint bon entre Mahmoud et les Oïgour, le Kharezm fut partagé entre Gaznévides et Kachgariens; puis Mahmoud y installa son chambellan, un routier turc nommé *Altun-tach (dach)*, « le Compagnon d'or ».

Maitres de la Transcaspienne, les heureux condottieri envoyèrent poliment un message à Masoud pour lui offrir leurs services. Lui fallait-il des gens d'armes? Ils étaient prêts à lui en louer; s'il était à court de finances, il n'avait qu'à leur donner l'investiture du Khorassan, dont ils étaient maitres. Masoud répondit par des messages indignés à leurs ironiques insolences. Ils ne demandaient pas autre chose, et mirent en coupe réglée le Khorassan, jusqu'aux États héréditaires des Gaznévides. Ils avaient l'étoile; ils payaient bien; tous les aventuriers turcs accoururent sous leurs enseignes. Masoud envoya une armée contre eux; le général était Turc<sup>1</sup>, mais les soldats étaient Iraniens, et se firent battre. En 1037, Masoud revint à la charge en personne; il avait cent mille hommes, dit Mirkhond<sup>2</sup>. Les vieux routiers reculèrent, lui abandonnèrent Merv et Nichapour, manœuvrèrent, pour éreinter ces Iraniens mous et mal commandés, puis regagnèrent le terrain perdu. La bataille décisive se donna près de Damgan (1039). Masoud la perdit et s'enfuit en Afghanistan, à Gazna, au pays de son père. Les condottieri seldjoukides restaient maitres de l'Iran; mais la Transoxiane était ouverte aux Oïgour, aux Kankli, aux vrais Turcs de Turkestan.

Un instant, les deux capitaines d'aventure hésitèrent; cet empire des Chosroès et des Darius sur lequel eux, pauvres Cosaques, osaient mettre la main, les effrayait; ils avaient peur, comme d'un sacrilège. L'aventureux bon sens turc les décida. Que pouvaient-ils faire? Revenir sur leurs pas, disputer, dans le Nord-Est, les Marches du Turkestan, les passages du Pé-Lou, à leurs rudes compatriotes, à leurs cousins et frères de là-bas, les *Bougou Saldjik*, pour risquer ensuite, en Chine, ce qu'ils étaient près d'achever, avec tant de

1. Il s'appelait *Beg Togdi*, un nom de guerre, « fils de gentilhomme ».

2. Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*.

bonheur et de gloire, en Iran? Après tant de peines et d'angoisses! Faire une croisade à la Mahmoud contre les Turcs? Non. Il fallait terminer la besogne commencée, refaire l'empire des Sassanides et ensuite mettre un épilogue à l'épopée hardie; ils virent à l'ouest le khalifat, et plus loin le *Ta Thsin*, « la grande Chine », Roum et ses merveilles.

Ils n'hésitèrent plus, étant musulmans; en Ta Thsin ils virent les aventures, à Roum ils virent la croisade. Bravement, ils se lancèrent, soumirent le Kharezm au nord, pour se couvrir contre leurs redoutés compatriotes, les Kiptchak et les Kankli, le donnèrent à fief à son souverain légitime, sous le contrôle de ses bandes turques. Pour la première fois, l'iranienne Kharezmie, avec l'Hyrcanie, devenait franchement touranienne; elle ne cessera plus de l'être. Dans le Sud, en vrai Iran, dans le Fars, le Kerman, la vieille Perse, ils brisèrent tout comme verre, soumirent, jusqu'à la platitude, cette démocratie persane qui avait essayé de vivre sous les Saffarides et les Bouïdes. En 1054, ils envahirent l'ancienne Médie Atropatène, l'Azerbaïdjane, comme elle s'appelait maintenant, et entamèrent l'Irak, menaçant l'Arménie et le Caucase au nord, Bagdad, le khalifat, au sud. Ils étaient à Roum. Un instant, ils s'arrêtèrent, pour reprendre haleine après ces courses furieuses. Le Khalife se fit petit, offrit tous les titres, toutes les investitures, toutes les bénédictions, avant même que ces terribles pèlerins, venus de si loin, les lui demandassent. Alors, bien sûrs de leur destinée, n'ayant plus d'hésitation, les deux condottieri des Marches de Chine, pour s'affermir dans l'Islam, se donnèrent la gloire de faire un pape-roi. « L'Éclair » était mort, et son fils *Alp-Arslan*, « Grand Lion », lui avait succédé, sous la direction de son oncle « le Pourfendeur ». Ensemble, ils rétablirent pour khalife El Kaïm Bi Amr Oullah, sollici-